

Il n'achevait pas que des détonations retentissent brusquement et que dix à douze cadavres roulaient sur les soldats : c'étaient ceux des éclaireurs placés des deux côtés, au point central de la colline.

Brune lança autour de lui un regard rapide. Le chemin était encaissé, et les murailles de terre qui le bordaient s'élevaient à pic à droite et à gauche ; en avant et à une distance peu considérable, on apercevait un carrefour faisant clairière. Il était évident que les talus étaient difficiles à escalader sous le feu de l'ennemi, et que le tenter eût été sacrifier inutilement beaucoup de monde sans arriver à un résultat certain. Ce qu'il fallait, c'était gagner le carrefour, pour s'élancer de là sur les talus.

— En avant ! cria le général en s'arrêtant sous le feu des ennemis pour faire défilé devant lui ses hommes.

Les soldats, comprenant l'intention de leur chef, se précipitèrent au pas de course ; mais le feu des chouans s'étendit aussitôt sur toute la ligne ; les éclaireurs avaient tous été rejetés ou s'étaient élançés d'eux-mêmes dans le chemin creux, les balles ricochaient des deux côtés du chemin avec l'intensité d'une grêle abondante.

Ce qu'il y avait d'étrange, de singulier, c'est qu'on ne voyait personne ; on eût dit que des ennemis invisibles étaient éparpillés dans les bruyères, derrière les haies, dans les broussailles, pour de là écraser les soldats de la République.

Les grenadiers marchaient sous cette pluie mortelle avec cette héroïque stoïcité du soldat ; leurs rangs s'éclaircissaient sensiblement, car toutes les balles frappaient à coup sûr dans ce chemin creux encombré de monde, et les soldats étaient obligés, ne voyant aucun ennemi, de subir le feu sans pouvoir rendre coup pour coup, attaque pour attaque.

Enfin la tête de colonne atteignit le carrefour.

La fusillade cessa brusquement, et un profond silence succéda au bruit incessant des détonations ; les grenadiers demeurèrent muets d'étonnement et d'inquiétude. Evidemment ce silence devait cacher quelque événement, évidemment il devait se préparer quelque chose : mais personne ne pouvait le comprendre.

Il y eut une pause pleine d'anxiété et de terreur.

La colonne entière était massée dans le carrefour énorme ; les soldats se formant à la hâte en bataillons carrés présentaient quatre fronts défensifs.

Le silence était effrayant, mais si l'anxiété était dans tous les cœurs, la résolution la plus énergique se lisait clairement sur tous les visages.

Brune, le sabre nu à la main, s'était placé au centre de la colonne massée pour être mieux à même d'inspecter les lieux et de profiter des positions.

Le silence régnait toujours, aucun des soldats ne cherchait à le rompre, car tous comprenaient ce que ce calme apparent cachait d'orage, et tous attendaient l'éclat de la foudre.

Cette manœuvre que je viens de décrire s'était opérée avec la promptitude la plus vive.

Enfin le cri de la chouette retentit. Aussitôt il fut répété à droite et à gauche, en arrière et en avant. Les bruyères s'écartèrent, les haies s'entrouvrirent, les genêts s'abaissèrent, des canons de fusils brillèrent reflétant les rayons du jour, puis ils s'abaissèrent dans toutes les directions. Des éclairs jaillirent, un nuage de fumée enveloppa la plaine et des détonations éclatèrent sur tous les points à la fois.

— Vive le roi ! crièrent les uns.

— Vive la France ! crièrent les autres.

Le combat s'était engagé avec cette rage meurtrière qui a malheureusement présidé à tous les actes de cette affreuse guerre civile. Les royalistes, bien supérieurs en nombre, s'étaient élançés, quittant leur embuscade et entourant les grenadiers dans un immense cercle noir qui, se rétrécissant de minute en minute, enveloppait les soldats républicains sans laisser un seul passage libre.

Les quatre faces du bataillon reçurent bravement le choc, et au feu irrégulier des chouans les grenadiers répondirent par une fusillade nourrie et incessante.

La plaine disparaissait complètement dans un nuage de fumée blanchâtre que déchiraient des myriades d'éclairs : c'était un spectacle effrayant. Les hommes tombaient et la terre commençait à être détrempée par le sang coulant à flots.

Le combat durait depuis plus d'une heure et l'avantage ne paraissait se dessiner pour aucun des deux partis : les grenadiers maintenaient toujours leur position dans le carrefour, et les chouans les entouraient, sans laisser aucun passage libre.

Deux fois Brune avait tenté de pousser une pointe en avant et de se frayer une route, mais deux fois les grenadiers s'étaient vus contraints à reprendre leur position défensive.

Depuis le commencement de l'action, Crochetout, sabre et pistolet au poing, n'avait pas quitté le général. Le capitaine corsaire semblait renaître au milieu du feu : les yeux ardents, les narines dilatées, les mains frémissantes, il était en proie à cette ivresse de la poudre qui déceule les forces.

— Oh ! murmurait-il chaque fois qu'il déchargeait son arme et qu'il voyait tomber un homme, pourquoi suis-je à terre et pourquoi ne sont-ce pas des Anglais ?

C'était à l'entrée de la route conduisant à Locminé que le combat avait eu lieu avec le plus d'acharnement. En effet, là, il sagissait pour les bleus de se frayer un passage, et pour les blancs d'empêcher leur ennemi de passer.

Une troisième fois, Brune, impatient d'en finir, reformait une colonne à la tête de laquelle il voulait marcher pour dégager le chemin. Crochetout, toujours auprès du général, l'aidait de la connaissance qu'il paraissait avoir du pays.

— Nous ne pouvons passer que là, disait-il au milieu du tumulte effrayant, nous ne pouvons que suivre la route. A cinq cents pas d'ici, à gauche et à droite, nous trouverons des fondrières et des marais infranchissables. Oh ! les chouans ont bien calculé leur attaque en l'opérant ici ! Voyez ! ils concentrent toutes leurs forces sur la route, en laissant dégarnies, pour nous engager à tenter de passer là, la droite et la gauche dans la direction de Locminé et de Camors. C'est habilement fait, c'est... Tonnerre ! s'écria Crochetout en s'interrompant et en bondissant, prenez donc garde, mon général, vous vous mettez trop en évidence ! Ces brigands-là prennent votre plumet pour point de mire !

Effectivement, deux balles venaient d'enlever le chapeau de Brune et, le trouant de part en part, l'avaient jeté à terre. Par l'effet d'un miracle inexplicable, le général n'avait pas été atteint : il reprit froidement son chapeau des mains d'un tambour qui s'était précipité pour le ramasser.

— Vous disiez ? reprit Brune après avoir donné un ordre à un officier et en se retournant vers Crochetout.

— Je disais, mon général, que nous n'avons que deux moyens de sortir de là ; ou réunir nos forces pour pratiquer une trouée sur la grande route de Locminé ; ou virer de bord de bout en bout, et remettre le cap sur Grand-Champ.

— Retourner sur nos pas ! céder le terrain ! battre en retraite ! dit Brune ; allons donc, monsieur, vous ne songez pas à ce que vous dites. Nous passerons !

— Dieu le veuille ! murmura Crochetout qui, depuis un moment, avait les regards fixés dans la direction de Locminé et paraissait examiner le pays avec une persistance extraordinaire. Dieu le veuille ! mais j'en doute...

— Hein ? fit Brune en se retournant.

Crochetout désigna du doigt la route :

— Regardez, mon général ! dit-il simplement et à voix très-basse.

Brune se pencha sur l'encolure de son cheval pour mieux voir. Le vent qui poussait la fumée vers la droite dégageait par moment cette partie de la place ; au loin on apercevait la route gravissant une colline et se détachant sur le champ noir des bruyères.

A l'extrémité visible de cette route, c'est-à-dire au sommet de la colline, une masse sombre et mouvante se dessinait nettement : c'étaient des hommes accourant vers le lieu du combat. Le soleil éclairait les canons de fusil s'agitant dans les airs.